

MARCEL JOUHANDEAU

Que tout
n'est qu'allusion

Journaliers IV, 1960

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1963.

1^{er} Janvier 1960

Je me demande si j'aime tellement la musique. Le choc est merveilleux parfois, mais mon attention s'use vite. Je veux dire que mon tympan, d'abord surpris, alerté, étonné, se lasse au bout de quelques mesures, de la même manière que ma rétine en présence d'un coucher de soleil. On n'est ébloui qu'un instant. Est-ce l'accommodation qui me dérobe si vite mon plaisir ?

Il y a dans l'Opéra un ridicule qui ne m'a jamais échappé. Les symphonies me semblent trop souvent un vain bavardage. Il me répugne de prêter l'oreille à des sons inarticulés, à la suite d'un langage dont le message est interchangeable selon mon humeur. Seule, la musique religieuse me semble justifiée. Elle

répond merveilleusement aux mystères qu'elle célèbre. Elle est la forme la plus adéquate à la prière, parce qu'elle se confond avec elle, parce qu'elle touche à l'ineffable que nous cherchons en vain à exprimer, à apprivoiser, à atteindre par des mots.

De là le trouble que j'éprouve — oh ! très rarement — à l'audition de certaines harmonies qui me font considérer la musique avec respect, comme reliée au sacré et déplorer l'abus qu'on en fait aujourd'hui, comme une profanation.

Par exemple, le commencement du « Sanctus » de la « Missa brevis » de Mozart me jette dans un état voisin de l'extase qui ne se prolonge pas au-delà de la dixième mesure et c'est en observant ce que j'éprouve au passage de cette pluie de sons d'une qualité exquise que j'ai compris l'importance de l'interprétation. Selon que celui qui dirige l'orchestre est ou non inspiré, l'effet n'est pas seulement différent, mais nul ou irrésistible.

Mon musicien est Mozart qui sait tour à tour être aussi joyeux que grave, comme l'église de mon âme est celle baroque, dite « la Prairie », « die Wies », qui a été construite de son temps et s'élève au milieu des bois et des montagnes près d'Oberammergau, telle une hymne d'allé-

gresse qui s'élève à partir de la douleur du Christ jusqu'à la Porte d'or sur laquelle se referme la voûte où il est écrit : Au-delà il n'y a plus de temps.

Bach, bien sûr, en particulier dans le « Gloria » de la « Messe en si », c'est là que la Terre semble toucher de plus près le Ciel, comme à leur point de jonction et que l'on apprend de la gloire qu'elle est déchirante ; le cri de la trompette qu'elle embouche en est le symbole.

L'« In paradisum » de Fauré à la fin du « Requiem » m'apaise d'une autre manière. La variation du leitmotiv s'y développe sur un fond d'arpèges, dirai-je monotone ou immuable, qui fait songer à l'Océan survolé par le balancement d'une mouette.

A ce propos, je ne puis pas ne pas évoquer un garçon plus distingué que tous ceux qui partageaient avec lui les cours de rhétorique supérieure au lycée Henri IV durant l'année 1907-1908. Je ne l'ai pas fréquenté. Il était distant, presque toujours seul et s'appelait Chagnac. Ce qui est curieux, aucun de mes camarades d'alors n'a laissé une empreinte plus nette

et ineffaçable en moi, où je le retrouve plus vivant qu'aucun de ceux qui à l'époque furent mes amis intimes. Pas seulement le timbre de sa voix, le contour de son visage, la couleur de sa peau, le poids de son regard, jusqu'à son vêtement, tout ce qui le concerne demeure inaltérable dans ma mémoire comme la momie de Thaïs au Musée de l'Homme ou un personnage du musée Grévin. A noter que je ne l'aimais pas, qu'il m'était plutôt antipathique. Je ne crois pas qu'il se soit de son côté jamais aperçu de mon existence. Il s'agit d'autre chose, d'une sorte de prestige sans rapport avec rien d'habituel. Il lisait le grec à livre ouvert, éblouissant nos professeurs par l'étendue, l'universalité de ses connaissances. Beau, glacial, il semblait imbu d'une sensualité pesante, qu'un excès d'intelligence refoulait. Que ne serait-il pas devenu si la guerre de 1914 ne l'avait fauché ? Eh bien ! ce jeune homme extraordinaire était rétif à la magie des sons. Il ne trouvait rien de plus vulgaire que la musique, de plus barbare que nos concerts. Wagner le faisait grincer des dents. Il fuyait tous les endroits où sévissait un orchestre, comme une offense à la raison et personne certes n'était moins suspect d'affectation que lui.

La dodécaphonie, à la mode aujourd'hui, m'inspire à peu près la même répugnance qu'à Chagnac nos gammes désuètes. Toute mélodie et tout rythme bannis, je pense qu'il s'agit là d'un article de snobisme ou de vagissements à l'usage des fous.

Tous les jours une occasion nouvelle de me faire entrer en dépense et jamais pour mon plaisir, le plus souvent pour mon déplaisir. Les réceptions à la maison ne sont jamais celles que je souhaite et tournent le plus souvent à ma confusion, à peu près comme si l'on achetait à mes frais les instruments de mon supplice ou les poisons qu'on m'administre.

Je songe à la mort, j'essaie de songer à la mort, sans qu'elle prenne un aspect repoussant. Je m'habitue à elle, comme à une perspective naturelle, qui ne présente à l'imagination rien d'insupportable, de tellement déconcertant. Il s'agit d'en apprivoiser peu à peu l'idée, de ne pas s'effaroucher, comme certains oiseaux à l'approche des ténèbres, de prendre de temps en temps les mesures de sa tombe, comme on fait

son lit le matin. Il y a si peu de marge entre l'aurore et le crépuscule et l'une et l'autre sont imprescriptibles.

Il faut reconnaître que ce genre d'exercice n'est pas facile également pour tout le monde. Je me souviens d'êtres que j'ai connus, si exclusivement pris par la vie, l'âme engagée à ce point dans les réalités matérielles, si uniquement sensibles à l'intérêt immédiat qu'on ne les en imagine pas dépris, mais comme arrachés. La mort à leurs yeux ne peut ressembler qu'à une sorte d'injure, à un affront qu'ils subissent impatiemment, comme s'ils disaient à Dieu : « Me faire ça à moi ! »

Mon père dans sa vieillesse, à mesure que sa fin approchait, avait de ces indignations. J'essaie de ne pas être du nombre de ceux pour qui il est violent de mourir.

Maurice Chevalier est venu me voir hier. Il y a là quelque chose de si imprévu qu'on ne peut s'empêcher de sourire. Nous avons à peu près le même âge et nos existences ont beau n'avoir aucun point commun, il m'a dit : — J'ai voulu vous remercier de la façon gracieuse de quitter le monde que vous nous proposez, mieux, dont vous nous donnez l'exemple. »

« Sur la Terre comme au Ciel »

Les deux aspects du monde. La Terre et le Ciel sont en nous. L'Univers de la Nature est tout entier représenté dans notre corps et l'Univers de la Grâce dans l'âme. Ici le temps et l'espace et là l'infini et l'éternel. Il s'agit de ne méconnaître ni l'un ni l'autre des dons qui nous ont été faits en naissant, d'exalter celui qui est le meilleur et impérissable, à mesure que l'autre nous est retiré, nous échappe nécessairement.

L'immortalité doit ressembler à l'insomnie, mais à une insomnie qui n'aurait plus rien de commun avec cette présence obsédante de soi à soi-même, dont on souhaite d'être délivré un instant, pour entrer dans le repos. L'immortalité n'est soumise à aucune fatigue, ne connaît plus de lassitude.

J'entends Madame X. dire : — Ma fille ne s'entoure que de pédérastes. Au moins suis-je sûre qu'elle sera respectée.

Céline se conduit avec moi à peu près comme

une jeune maîtresse avec un vieil amant. Tout en exigeant de ma part toutes les largesses, ce n'est que dans de rares occasions que tout d'un coup, saisie par la reconnaissance, elle m'étouffe de baisers et, bien sûr, je ne règle pas mes générosités sur l'économie de ses élans.

Elle traite sa mère, au contraire, comme une vieille maîtresse un jeune amant, employant presque tout l'argent que je lui donne à combler de cadeaux qui la gruge avec indifférence. Et ma Céline ruinée de revenir faire son plein auprès de moi, comme si ce jeu de vases communicants était naturel.

On m'a demandé de préfacier les *Poèmes libres* de Verlaine. J'ai voulu les relire, mais je m'en suis tenu à deux et j'ai refusé de m'y intéresser. On me dira : — « Vous n'êtes pas toujours aussi bégueule. Par exemple, vous venez d'émettre un disque... » — Les deux récits un peu « libres » que j'y débite n'ont d'intérêt pour moi que parce qu'ils sont des traits de mœurs et qu'ils évitent l'obscénité. Chaque fois que je me suis aventuré dans l'érotisme, ce fut pour y introduire un peu de noblesse. On y parvient presque, en refusant seulement de dési-

gnier certaines choses par leur nom, quand le mot est grossier, mais je ne me suis pas contenté de cet exorcisme négatif, j'ai tenté d'élever nos débats physiologiques à la hauteur d'une mythologie sacrée.

Je me suis amusé aujourd'hui à examiner tous les visages que j'ai rencontrés : de la monnaie de singes pour un dieu.

Tout le temps qu'on ne vous prend et qu'on ne se prend pas pour rien, il reste quelque chose à faire pour être simple.

Céline fait une étrange réflexion sur son fiancé : — Est-ce que tu as remarqué, Pépé, qu'au moment où je suis venue vous déranger, au lieu d'être content que je le poursuive, Serge t'a regardé avec l'air de penser : — « Il était si agréable de parler avec vous. Avec celle-ci je ne ferai jamais ce que j'aime. »

Céline entrevoit la vérité, mais refuse de la reconnaître pour ce qu'elle est.

Certains visages sont une fête. Transparents, ils laissent passer l'âme. Opacité de la plupart.

Toute ma vie, j'ai aspiré à vivre davantage. La vie est l'exercice du bonheur parfait, qu'il ne s'agit pas seulement de ressentir, mais de répandre, comme une sorte de rayonnement.

A peine avions-nous déploré au cours d'un festin que la plupart des êtres perdent leur virginité lamentablement, un jeune homme comme inspiré s'est écrié : — Oui, ce rêve, commencé dès le sein de la mère, hante notre jeunesse qui dure plus que la vie et il se résout en un instant. Ah ! qu'ils sont heureux, ceux qui n'ont pas manqué cet acte où l'être s'épanouit et dont toute la suite de l'existence dépend, déçue ou émerveillée. » De cette improvisation je retiens surtout : « Notre jeunesse qui dure plus que la vie. » Vue juste et sublime. Jeune, en effet, on ne mesure pas la durée, on ignore le temps. Pour en juger, nous manquons de point de repère. La mort est si loin. Il semble à chaque adolescent, à son tour, qu'elle n'est

pas faite pour lui, qu'elle l'exceptera. Longtemps, tous, nous avons commencé par nous croire, non seulement immortels, éternels. Ce n'est qu'après maintes constatations irréfutables que nous nous rangeons malgré nous sous la loi qui nous condamne à mourir et à partir du jour où cette conviction est faite, où cette évidence terrible nous atteint, plus rien n'est pareil, plus rien n'existe au même titre, tout devient caduc, nos jours comme empoisonnés à leur source. La suite ne compte plus, n'est plus qu'un reflet. La vie n'a de durée véritable qu'aussi longtemps que nous sommes jeunes, parce que jeunes, nous ne savons pas qu'elle passe, qu'elle passe aussi vite.

Au cimetière de Guéret, de grand matin, penché sur la pierre de granit qui recouvre les corps de tous les miens, j'admirai longuement la beauté des lichens, des moisissures qui la revêtent d'une robe de taches vivantes de tous les verts, de tous les cuivres et de tous les blancs, plus émouvante que si elle fût restée intacte : — Ainsi, me dis-je, serions-nous insignifiants nous-mêmes, si quelque chose en secret ne nous rongait.

MARCEL JOUHANDEAU

Que tout n'est qu'allusion

Ce quatrième tome des *Journaliers* nous offre le privilège assez rare de surprendre Jouhandeau penché sur les sources où il s'abreuve le plus volontiers au jour le jour, de Saint-Cyran à Héraclite, en remontant le cours des siècles. Ainsi suit-on la pointe de son regard, de son attention dans les méandres de ses lectures, ce qui permet de constater qu'il n'y perd jamais de vue sa propre ligne, passant du xvii^e siècle après J.-C. au vi^e siècle avant J.-C. avec la même désinvolture qu'il met à traverser dans ses pérégrinations quotidiennes l'avenue Malakoff pour aller de sa charmante épicière, Maria Fortezza, à Daniel, son garçon boucher. Ici et là, il reste le même et lui-même, unique de son espèce, par une sorte de candeur qui n'exclut pas la sagacité.

nrf

